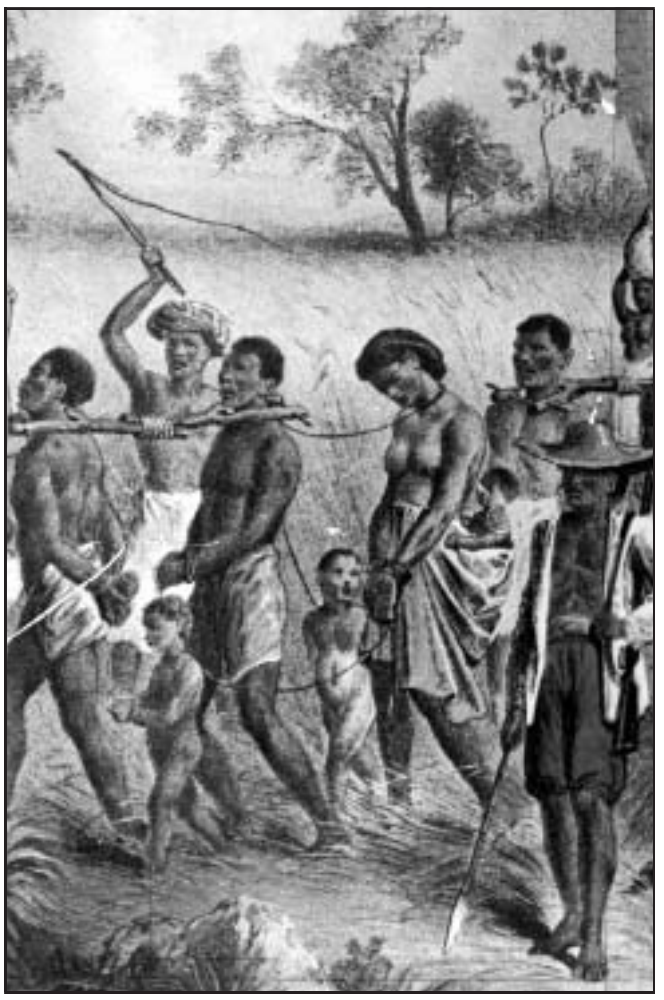
LE DOSSIER

UN OUVRAGE DE MARIE-ANGE PAYET

À la recherche des Marronnes

Dans un ouvrage qui vient de paraître, Marie-Ange Payet, une spécialiste de littérature, part à la recherche des traces qu'ont laissées les femmes, réelles ou mythiques, dans le phénomène du marronnage.



Les femmes marronnes capturées témoignaient qu'elles avaient été enlevées.

Un phénomène exclusivement masculin, le marronnage ? Assurément non ; pourtant les femmes marronnes sont restées *« mystérieuses et silencieuses »*, constate Marie-Ange Payet, qui vient de leur consacrer un ouvrage (*).

Pour retrouver leur trace et dévoiler leur rôle, celle-ci a fouillé dans des documents d'archives et mené des recherches historiques ; elle s'est aussi penchée sur la littérature, un domaine dont elle est spécialiste, à travers des romans des périodes esclavagiste (avant 1848) et contemporaine (après 1974).

Tout commence à Madagascar, où les Français installent une colonie à Fort-Dauphin en 1642. Ils nouent des alliances guerrières et matrimoniales en épousant des princesses malgaches. Ainsi accèdent-ils aux vivres et à la terre. De leur côté les Malgaches utilisent les Français dans leurs guerres internes et se procurent auprès d'eux des fusils. En jouant de leur influence, les femmes malgaches se situent *« en position de médiatrices entre le colonisateur et le colonisé »*, note Marie-Ange Payet.

Un rôle qui va se poursuivre à Bourbon où Louis Payen et Pierre Pau débarquent en 1663, accompagnés de dix Malgaches : sept hommes et trois femmes. Ces hommes, dépossédés de leur terre natale, ne veulent pas être privés de leurs femmes et les emmènent avec eux dans les montagnes de l'île.

En s'enfuyant ainsi, *« les Malgaches marquent le désir actif de non-soumission aux Français et la volonté de les exclure de la descendance malgache sur le sol de Bourbon»;* ils ne cherchent pas la fuite ou la guerre mais bien à s'ancrer dans la terre nouvelle, écrit Marie-Ange Payet, à propos de ce premier cas de marronnage dans l'île.

Quelques années plus tard, les erreurs dans leurs alliances ainsi que les transgressions de tabous que commettent les Français dans la Grande-Île provoqueront la colère des Malgaches, qui se mobilisent pour les chasser de Fort-Dauphin en 1674.

« Société rhizomatique »

« La prise de position des hommes malgaches envers leurs femmes est sans appel, décrit Marie-Ange Payet : *ils ne veulent plus de colons dans leurs familles car cela met en péril l'équilibre de leur système social et familial structuré autour de la femme. On retrouve cette même prise de position dans la colonie de Bourbon. Les Marrons subtiliseront leurs femmes au système esclavagiste en les kidnappant de la plantation. »*

Quand la traite devient officielle à Bourbon, en 1702, de nombreux Malgaches sont introduits dans l'île pour travailler dans les plantations de café. Le système esclavagiste commence à prendre forme. Les Malgaches s'avérant trop rebelles, les négriers vont chercher d'autres esclaves, réputés plus dociles, sur la côte mozambicaine. Mais le marronnage ne diminuera pas pour autant ; les femmes noires esclaves de Bourbon *« inspirent les mêmes sentiments de révolte, de conquête et de liberté »*, écrit Marie-Ange Payet.

Marie-Ange Payet parle de « société rhizomatique » à propos de l'espace que le Marron s'efforce – le plus souvent collectivement – d'aménager et qui entre dans la reconstruction de son identité. S'il est avant tout *« un territoire de guerre »* à protéger des attaques des détachements de chasseurs de Noirs, c'est aussi un territoire qu'il faut entretenir en se procurant, dans les plantations, matériel et effectif humain indispensables.

L'auteur relève l'absence de noms de Marronnes dans la toponymie des montagnes de l'île ; celle-ci délimite *« un espace masculin, un espace guerrier »*. À côté des Marrons légendaires tels que Mafate, Dimitile, Cimandef, seule Marianne fait exception. Son nom (donné à une crête du cirque de Mafate) est peut-être une déformation de Raharianne, la compagne de Maffack (Mafate), qui s'est jetée dans un rempart quand le chasseur de Noirs François Mussard a tiré sur elle, avance Marie-Ange Payet.

Dans le camp de Marrons, la femme ne joue aucun rôle dans l'organisation militaire, la protection et la sécurité, décrit l'auteur ; elle *« assume la stabilité intérieure »* en s'occupant des tâches quotidiennes du fonctionnement du camp.

Les Marrons font régulièrement des descentes dans les plantations pour se ravitailler en nourriture, semences, animaux, outils et objets divers. Souvent ils « enlèvent » aussi des femmes. Mais à propos de cet acte, Marie-Ange Payet met en garde contre le discours colonial.

« Le système esclavagiste ne prenait jamais en compte les femmes qui disaient avoir été enlevées avaient des liens familiaux ou amoureux avec ces hommes, elles ne l'avaient pas été par hasard. Pour cette raison les Blanches n'étaient pas convoitées. A ces Marrons qui s'installaient dans la survie il fallait aussi des femmes qui puissent faire perdurer leurs pratiques culturelles, religieuses. Les femmes blanches n'entraient pas dans ce cercle.

– Le marronnage tel que vous le décrivez apparaît comme un phénomène essentiellement malgache. Pourquoi ?

– Cela est lié à la traite négrière. Pour la France il était plus facile de faire le commerce des esclaves avec Madagascar, où elle était établie à Fort-Dauphin. L'Afrique semblait beaucoup trop loin et la France n'avait aucun comptoir sur la côte est-africaine. Ceci explique que la majorité des Marrons étaient malgaches. En outre les esclaves se parlaient entre eux ; contrairement à ceux d'origine africaine, les esclaves malgaches savaient que Madagascar n'était pas loin il y a d'ailleurs quelques cas de Marrons qui se sont enfuis en barque, sans qu'on sache s'ils sont arrivés. Une autre raison est liée aux nombreux métissages franco-malgaches : quelque part, ces hommes voulaient faire de Bourbon leur chez-soi.

– Quels travaux faudrait-il mener encore selon vous sur ces aspects du marronnage ?

– Il faut s'interroger sur ce siècle de silence entre la période coloniale et la période contemporaine. La littérature a fait beaucoup de réécriture de l'histoire, elle a construit des mythes qui ouvrent sur des questions comme l'importance de la femme marronne dans l'inconscient collectif

« Les Marrons souhaitaient reconstruire leur famille dans les Hauts »

– Pourquoi avoir choisi ce sujet du marronnage des femmes à La Réunion, vous qui n'êtes pas historienne ?

– C'est arrivé après une très longue réflexion. Dans les cours que je suivais à l'université américaine, et dans les colloques sur l'esclavage auxquels je participais, je m'apercevais que tout revenait à la Caraïbe, qu'on ne parlait jamais de l'océan Indien. J'ai donc eu envie de m'y intéresser, en partant de questions identitaires. J'ai lu tous les livres possibles ainsi que beaucoup de travaux historiques sur l'esclavage à La Réunion et les mouvements culturels qui découlent de cet héritage. J'ai vu qu'il y avait des impasses faites sur beaucoup de choses, notamment la place des femmes dans le phénomène du marronnage. L'esclave n'est ni un homme ni une femme, c'est un objet, il est souvent difficile à discerner. J'ai voulu me pencher sur ce passé de rébellion. Edouard Glissant, mon directeur de thèse, m'a prévenue que je risquais de ne rien trouver là-dessus ; mais finalement mon travail a été assez concluant.

– Est-ce une quête d'abord historique ou d'abord littéraire que vous avez menée ?

– Je laisse le soin au lecteur de me placer dans la catégorie qu'il veut. Je qualifierais mon travail de pluridisciplinaire : à la fois littéraire, historique et anthropologique. Je ne pouvais pas m'appuyer simplement sur des textes littéraires ; il m'a fallu fouiller dans des textes historiques, puiser dans des sources contemporaines et mener des entretiens pour comprendre comment le marronnage est arrivé dans la littérature contemporaine et voir ce qui reste dans la société réunionnaise de l'héritage de cette période nébuleuse et mystérieuse.

– Les romans apportent-ils un témoignage crédible sur le marronnage ?

– Crédible, ce n'est pas le mot. Les romans contemporains revisitent l'histoire de ce phénomène, ils l'enjolivent. Certains auteurs se sont inspirés de documents historiques. D'autres sont allés chercher plus loin, ont utilisé des faits réels : c'est le cas de Firmin Lacpatia, dont l'Adzire est tiré d'une affaire véritable. S'agissant des romans de la période esclavagiste, leurs auteurs étaient des voyageurs de passage, des botanistes, des géographes..., pas véritablement des écrivains. Leur narration raconte une histoire pas forcément vraie mais importante quand même.

– Pourquoi parlez-vous d' « un siècle de silence » entre les deux périodes littéraires que vous avez étudiées ?

– C'est très difficile à expliquer. Entre le dernier roman de la période de l'esclavage et le premier roman contemporain, La Réunion s'est trouvée engagée dans beaucoup de mouvements économiques, sociologiques, politiques. Il y a eu l'abolition de l'esclavage en 1848 - dont on ne sait pas si elle s'appliquait ou non aux marrons. Il y a eu la départementalisation en 1946. Il a fallu que tout ça se mette en place, peut-être l'explication est-elle à chercher par là.

– Les Marronnes étaient généralement des femmes enlevées. N'y a-t-il pas eu des femmes qui se sont enfuies seules ?

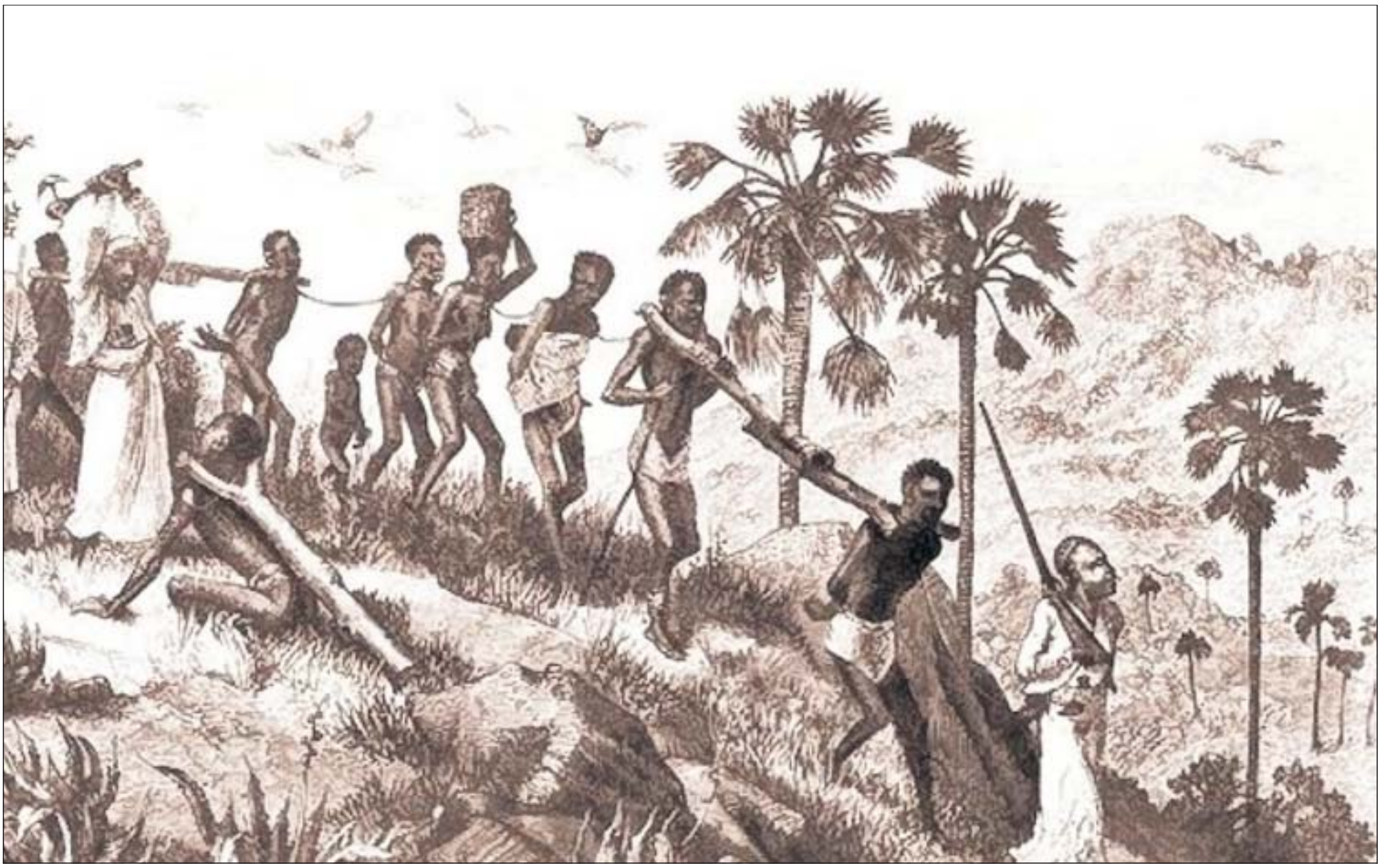
– On a souvent qualifié les Marrons de voleurs de femmes. Mais en fait ils récupéraient les femmes avec des liens familiaux préexistaient et avec qui ils souhaitaient reconstruire leur famille dans les Hauts. Il y avait aussi un jeu de pouvoir entre eux et les colons. L'initiative du marronnage a pu venir de la femme elle-même : Adzire était une femme qui travaillait comme receleuse d'outils et de vivres pour des Marrons, qui est tombée amoureuse et qui est partie rejoindre son compagnon. Mais dans les documents d'archives que j'ai pu consulter, je n'ai pas trouvé d'autre cas de femme qui soit partie d'elle-même. Quand ces femmes marronnes étaient capturées, toutes témoignaient qu'elles avaient été enlevées. Mais peut-être était-ce une tactique de leur part pour amoindrir leur peine.

– Pourquoi les femmes blanches n'étaient-elles pas enlevées ?

– Le seul cas que j'ai trouvé est celui de Marie, dans le roman de Louis Timagène-Houat ; mais dans les archives je n'ai vu rapporté aucun cas d'enlèvement de femme blanche. Je pense que cela s'explique par les mêmes raisons évoquées plus haut : les

Entretien :
Hervé SCHULZ

Marie-Ange Payet : un travail historique, littéraire et anthroplogique. (Photo DR)



Les femmes marronnes sont restées « mystérieuses et silencieuses », constate Marie-Ange Payet.

liens familiaux qui existaient entre esclaves. Le marronnage était le moyen de réunir sa famille dans la liberté.

Le départ d'une femme esclave pouvait très bien être camouflé en enlèvement », souligne-t-elle, en dressant un parallèle avec les razzias pratiquées par les Malgaches à Madagascar. L'auteur reconnaît cependant que, malgré ses recherches, elle n'a pu montrer ce lien familial entre esclave enlevée et bande de Marrons.

Les guérisseuses, héritières des femmes marronnes ? L'apport féminin issu de la période de l'esclavage se retrouve dans le mythe de Granmèr Kalle et la légende de Madame Desbassyns, analyse Marie-Ange Payet.

Mais il s'observe aussi chez les guérisseuses, héritières de ces femmes marronnes qui, dans les camps, soignaient et guérissaient à l'aide de plantes, note-t-elle en conclusion de son ouvrage.

« Les médecines populaires bienfaisantes sont généralement pratiquées par des femmes », telle Madame Visnelda, note-t-elle ; elles puisent aux pratiques culturelles et croyances importées dans l'île au gré des vagues de migrations.

Alors que le médecin conventionnel ne considère la maladie que dans son aspect physique et organique, la guérisseuse *« libère le corps même du Réunionnais des esprits du passé esclavagiste de l'île*, écrit Marie-Ange Payet. *Grâce à ses soins, le Réunionnais peut rétablir un équilibre entre son identité d'esclave, de Marron et de maître. »*

H.S.

(*) « Les femmes dans le marronnage à l'île de La Réunion de 1662 à 1848 », Marie-Ange Payet, L'Harmattan, 197 pages. (L'ouvrage n'est pas encore disponible dans les librairies locales.)

Héva et les autres

Pour analyser la place des Marronnes dans la littérature, Marie-Ange Payet a sélectionné des romans de deux périodes : la période esclavagiste (jusqu'en 1848) puis la période contemporaine (depuis 1974) – *« un siècle de silence »* sur le marronnage séparant ces deux corpus littéraires, note-t-elle.

Dans le premier corpus, elle s'est intéressée à trois œuvres : *Les Marrons* de Louis Timagène-Houat, *Bourbon Pittoresque* d'Eugène Dayot, et *Salazie ou le Piton Anchaine : légende créole* d'Auguste Vinson. Elle a aussi retenu deux récits : *Voyage à l'île de La Réunion* de C.H. Leal, et *Cilaos Pittoresque et Thermale : guide médical des eaux thermales* de Victor MacAuliffe.

Dans ces romans apparaissent les personnages de Marie, une Blanche qui s'enfuit avec un esclave africain, Frême – un métissage totalement tabou à l'époque ; d'Héva, qui, avec Anchaine (*), formera le couple mythique du marronnage à Bourbon ; ou encore de Marianne et Simangalove, deux des huit filles qu'Anchaine et Héva auraient eues ensemble.

Dans le second corpus, Marie-Ange Payet a retenu *Adzire ou le prestige de la nuit* de Firmin Lacpatia, *L'aïeule de l'île Bourbon* de Monique Agénor, *Chasseurs de Noirs* de Daniel Vaxelaire, *Noir mais marron* d'Yves Manglou et *Le nègre blanc de Bel-Air* de Jean-François Sam-Long.

Elle puise aussi dans le poème lyrique de Boris Gamaleya *Vali pour une reine morte*, qui célèbre Raharianne, une Marronne d'origine malgache à qui l'auteur donne Cimandef comme compagnon.

Les héroïnes des romans de Vaxelaire et Manglou ont pour noms Madeleine et Sarlave. La première a été kidnappée par une bande de Marrons, la seconde a suivi son compagnon marron. Quant à Adzire, dans le roman de Lacpatia, c'est une esclave qui décide de marronner toute seule pour retrouver dans les montagnes son bien-aimé.

D'une période littéraire à une autre, l'image du Marron et de la femme marronne évoluent. Dans les récits de la période esclavagiste, le marronnage est essentiellement présenté comme une affaire d'hommes ; *« le Marron est stéréotypé, plongé dans un anonymat identitaire dont il ne sort jamais*, décrit Marie-Ange Payet. *Les femmes n'ont qu'un rôle accessoire dans la vie de leurs partenaires»;* leurs personnages sont *« dénués de voix intérieure »*.

Les auteurs contemporains, eux, essayent de redonner une visibilité à ces femmes. Ils ont pris soin de consulter les documents d'archives, de revisiter l'histoire et s'inscrivent dans une prise de conscience identitaire. Mais malgré eux ils *« se heurtent aux silences et aux oublis de la mémoire collective sur le phénomène du marronnage »,* relève l'auteur.

H.S.

(*) L'une des multiples orthographes du nom Anchaing.

Vue sur le piton d'Anchaing. (Photo Emmanuel Grondin)

GROS PLAN

L'AUTEUR. Marie-Ange Payet est née à Saint-Denis en 1974. Elle a quitté l'île en 1992 et, après quelques années passées à Strasbourg, a vécu pendant quinze ans aux États-Unis. D'abord professeur de français dans des universités privées, successivement dans le Maryland et l'Ohio, elle a ensuite repris des études et obtenu un doctorat de littératures française et francophone à la City University de New York. Son ouvrage sur le marronnage des femmes est tiré de sa thèse, qui était dirigée par Edouard Glissant. De retour en France en 2009, elle a dirigé pendant deux ans un Study Abroad Program pour une université américaine à Paris, où elle vit actuellement.